

Église protestante unie de France – Région parisienne

Prédications données dans le cadre de l'aumônerie  
du synode régional réuni les 19, 20 et 21 novembre 2021 à Dourdan

---

## **De Jérusalem à la Judée et à la Samarie, ou : de la perte de l'idéal au chemin de joie**

*Actes des apôtres, chapitres 6 à 8*

---

*Vendredi soir*

**Une Église porteuse de la parole, c'est une Église portée par la parole**

*Ac 6,1-7,1 et 7,54-8,4*

Frères et sœurs, pour l'aumônerie de ce synode, je vous propose de nous tenir sur le seuil entre Jérusalem et la Judée-et-Samarie. Ce sont les deux premières étapes mentionnées par Jésus à ses apôtres, au moment où il les quitte. Et si je vous propose de nous tenir entre ces deux étapes, c'est parce que de l'une à l'autre se déploie un itinéraire.

Un itinéraire qui peut nous conduire de nos propres Jérusalem à nos propres Samarie. Je veux dire : un itinéraire qui va de la perte de l'idéal au chemin de joie.

Cet itinéraire – quitter l'idéal pour entrer dans la joie – l'Église concrète, l'Église d'Esprit, de chair et de sang, doit toujours le reparcourir. En particulier quand elle est en synode, sans doute. Et peut-être plus encore quand ce synode réfléchit à la mission et aux ministères qui sont donnés à l'Église. Passer de la perte de l'idéal au chemin de joie...

Et puisque nous parlons du livre des Actes des apôtres, une petite question pour se mettre en jambes : quel serait, selon vous, le personnage principal de ce livre ?

Pierre ? Peut-être. Paul ? Pourquoi pas. L'Église ? À coup sûr. L'Esprit saint ? Certainement.

Mais il y a un personnage plus important encore. Un peu énigmatique et insaisissable, qui relie tous ceux-là. Ce personnage, c'est : la parole. Car la parole, c'est un personnage, dans les Actes. Elle y apparaît très fréquemment. Le livre des Actes est même le livre du Nouveau testament dans lequel elle est présente avec la plus grande densité. Ce soir, nous allons lire un passage étonnant à propos de cette parole.

Nous sommes peu après ces chapitres où la première communauté est dépeinte de manière absolument idyllique, parfaite, merveilleuse – y compris avec l'épisode d'Ananias et Saphira, qui certes laisse entendre que la communauté n'est peut-être pas si idyllique que ça, mais qui en même temps, par contraste, renforce le côté merveilleux de l'Église naissante. Et voici le début d'Ac 6 :

*<sup>1</sup> En ces jours-là, comme les disciples se multipliaient, les gens de langue grecque se mirent à maugréer contre les gens de langue hébraïque, parce que leurs veuves étaient négligées dans le service quotidien.*

*<sup>2</sup> Les Douze convoquèrent alors la multitude des disciples et dirent : « Il ne convient pas que nous délaissions la parole de Dieu pour servir aux tables. <sup>3</sup> Choisissez plutôt parmi vous, frères, sept hommes de qui l'on rende un bon témoignage, remplis d'Esprit et de sagesse, et nous les chargerons de cela. <sup>4</sup> Quant à nous, nous nous consacrerons assidûment à la prière et au service de la Parole. »*

*<sup>5</sup> Ce discours plut à toute la multitude. Ils choisirent Etienne, homme plein de foi et d'Esprit saint, Philippe, Prochore, Nicanor, Timon, Parménas et Nicolas, prosélyte d'Antioche. <sup>6</sup> Ils les présentèrent aux apôtres, qui, après avoir prié, leur imposèrent les mains.*

Décidément, la communauté n'est pas si idéale puisque, sans qu'on ait aucun détail, on comprend qu'il y a des tiraillements. Pas encore entre chrétiens d'origine juive et chrétiens d'origine païenne : toute la communauté chrétienne est encore juive. Mais il y a des Juifs de langue, de culture et de traditions hébraïques, judéennes ; et il y a des Juifs de langue, de culture et de traditions grecques, venus de la diaspora.

Des Juifs, ou plutôt des Juives : les dissensions tournent autour du sort réservé aux veuves, ces personnes si fragiles, qui dépendent entièrement de la solidarité de leur communauté. Visiblement, cette solidarité existe, ici, puisqu'il est question d'un service quotidien au bénéfice des veuves. Mais il doit y avoir des rivalités, des inégalités, des discriminations entre les unes et les autres – en tous cas, c'est ce qui est « ressenti », comme on dit.

Comment résoudre le problème ? En spécialisant les fonctions, puisque, manifestement, les apôtres n'arrivent plus à faire face. À la satisfaction générale, ils proposent de se consacrer à la prière et au service de la parole et que d'autres se consacrent au service des tables – peut-être les tables auxquelles une distribution alimentaire est assurée, ou bien « tables » au sens d'un bureau de bienfaisance – et

ce sont sept hommes qui assureront ce service-là. Sept hommes appréciés, spirituels et sages, tous de langue et de culture grecque si on juge par leurs prénoms : ça coupera court aux ragots.

Sauf que, ça, c'est l'organisation que la communauté et ses responsables mettent au point. Mais la parole, elle, elle fait ce qu'elle veut. Car voici la suite :

<sup>7</sup> *La parole de Dieu grandissait, le nombre des disciples se multipliait rapidement à Jérusalem, et une grande foule de prêtres obéissait à la foi.*

<sup>8</sup> *Etienne, plein de grâce et de puissance, produisait des prodiges et des signes grandioses parmi le peuple.*

<sup>9</sup> *Quelques membres de la synagogue dite des Affranchis, des Cyrénéens, des Alexandrins et des gens de Cilicie et d'Asie, engagèrent un débat avec Etienne.* <sup>10</sup> *Mais ils n'étaient pas capables de s'opposer à la sagesse et à l'Esprit par lesquels il parlait.*

<sup>11</sup> *Alors ils soudoyèrent des hommes qui dirent : Nous l'avons entendu proférer des paroles...*

Et je garde la suite pour dans un instant, pour remarquer au passage deux choses.

D'abord, le paragraphe commence avec cette curieuse expression : « la parole de Dieu grandissait ». Curieuse, parce que le verbe est à l'actif. Le sujet, c'est la parole. La parole grandit, j'allais dire : d'elle-même, comme une plante qui pousse, qu'on s'en occupe ou non.

Et puis, deuxième remarque, à propos d'Etienne, l'un des sept du bureau de bienfaisance. Il avait déjà un peu la vedette, puisqu'on nous a dit qu'il était plein de foi et d'Esprit saint, et on ajoute maintenant qu'il est plein de grâce et de puissance.

Or, pourquoi la renommée d'Etienne se répand-elle ? À cause de la qualité de son service des tables ? Pas du tout. Parce qu'il accomplit des prodiges et des signes, mais surtout – c'est cela qui déclenche la suite – à cause de sa parole : un *débat* s'engage entre lui et des détracteurs, la *parole* d'Etienne s'impose avec autorité, on va le dénoncer non pas à cause de son comportement ni de ses actes mais de ses *paroles*.

Autrement dit, la belle organisation – aux uns la parole et aux autres les tables – est immédiatement chamboulée puisque celui chargé par excellence des tables se donne au service de la parole. Je vous l'ai dit : c'est la parole qui tient les rênes, la parole fait ce qu'elle veut, la parole vit sa vie. D'ailleurs, voici la suite – je reprends là où je m'étais interrompu :

<sup>11</sup> *Ils soudoyèrent des hommes qui dirent : « Nous l'avons entendu proférer des paroles blasphématoires contre Moïse et contre Dieu. »* <sup>12</sup> *Ils ameutèrent le peuple, les anciens et les scribes, puis ils survinrent, s'emparèrent de lui et l'emmenèrent au sanhédrin.*

<sup>13</sup> *Ils produisirent de faux témoins qui disaient : « Cet homme ne cesse de proférer des paroles contre ce lieu et contre la loi, <sup>14</sup> car nous l'avons entendu dire que Jésus, ce nazoréen, détruirait ce lieu et changerait les coutumes que Moïse nous a transmises. »*

<sup>15</sup> *Alors que tous ceux qui siégeaient au sanhédrin le fixaient, ils virent son visage comme celui d'un ange.*

*<sup>7,1</sup> Le grand prêtre dit alors : « En est-il bien ainsi ? » <sup>2</sup> Etienne répondit : « Mes frères, mes pères, écoutez ! »*

Et il entame un discours, que nous ne lirons pas aujourd'hui, qui est le plus long discours de tous les discours rapportés dans le livre de Actes.

Au fait, un homme plein de grâce. Qui accomplit des prodiges et des signes. Dont la parole fait autorité. Conduit devant le Sanhedrin. Avec le peuple ameuté, de faux témoins, des accusations de blasphème, un interrogatoire mené par le grand prêtre...

Derrière le visage d'Etienne apparaît un autre visage, comme en filigrane ou en surimpression. C'est le visage non seulement d'un ange comme le voient les membres du Sanhédrin, mais, pour le lecteur, c'est le visage du Christ.

La parole, qui a saisi Etienne, est en train, comment dire, de l'accorder, de le superposer, de le synchroniser à Jésus-Christ. La parole est en train de conformer Etienne au Christ.

D'ailleurs, que se passe-t-il à la fin de son discours ? Ceci :

*<sup>54</sup> Ce qu'ils entendaient les exaspérait ; ils grinçaient des dents contre lui.*

*<sup>55</sup> Mais Etienne, rempli d'Esprit saint, fixa le ciel et vit la gloire de Dieu et Jésus debout à la droite de Dieu. <sup>56</sup> Il dit : « Je vois les cieux ouverts et le Fils de l'homme debout à la droite de Dieu ! »*

*<sup>57</sup> Ils poussèrent alors de grands cris, en se bouchant les oreilles. Tous ensemble ils se précipitèrent sur lui, <sup>58</sup> le chassèrent hors de la ville et le lapidèrent. Les témoins avaient déposé leurs vêtements aux pieds d'un jeune homme appelé Saul.*

*<sup>59</sup> Tandis qu'ils le lapidaient, Etienne priait en disant : « Seigneur Jésus, reçois mon esprit ! » <sup>60</sup> Puis il se mit à genoux et cria : « Seigneur, ne les charge pas de ce péché ! Et, après avoir dit cela, il s'endormit. »*

*<sup>8,1</sup> Saul approuvait le meurtre d'Etienne.*

Des propos comparables à ceux qui avaient fait basculer le procès de Jésus vers la condamnation. Une expulsion hors de la ville. Etienne qui remet son esprit à Jésus, comme Jésus l'avait remis au Père. Une parole de pardon pour ses bourreaux, comme son maître en avait eu une aussi. Et jusqu'à la présence d'un témoin discret, qui est du côté des tortionnaires : le centurion au pied de la croix et Saul qui garde les vêtements ici ; mais ce témoin d'une mise à mort devient témoin du Christ, le centurion qui glorifie Dieu en reconnaissant le crucifié comme juste et Saul qui deviendra Paul l'apôtre.

La parole a conformé Etienne à Jésus-Christ dans la vie. Elle le conforme à Jésus-Christ dans la mort.

Jusqu'ici, nous avons donc vu que la parole, ce sont les apôtres qui avaient décidé de la servir eux-mêmes. Mais la parole déjoue les plans et les organisations, elle a sa dynamique propre et vit sa vie, elle conforme ses témoins à Jésus-Christ.

Et voici la suite et la fin de notre lecture, et c'est le plus extraordinaire :

*Ce jour-là, une grande persécution s'abattit sur l'Église qui était à Jérusalem. Tous, excepté les apôtres, se dispersèrent en Judée et en Samarie.*

<sup>2</sup> *Mais des hommes pieux ensevelirent Etienne et firent sur lui de grandes lamentations.* <sup>3</sup> *Saul, lui, ravageait l'Église. Il pénétrait dans les maisons, en arrachait hommes et femmes et les faisait jeter en prison.*

<sup>4</sup> *Là où ils passaient, ceux qui avaient été dispersés annonçaient la Parole comme une bonne nouvelle.*

Quel est le principal effet de cette persécution qui survient ? C'est que la parole se répand. Elle gagne du terrain, « en Judée et en Samarie ». C'est la promesse de Jésus aux siens, juste avant de les quitter, qui commence à se réaliser : « Vous serez mes témoins à Jérusalem, dans toute la Judée et en Samarie... », ça y est, ça commence. « ... Et jusqu'aux extrémités de la terre » et ça, ça commencera trois pages plus loin, où on nous dira (Ac 11,19) :

*Ceux qui avaient été dispersés à cause de la détresse survenue au sujet d'Etienne passèrent en Phénicie, à Chypre et à Antioche.*

La parole du ressuscité a sa dynamique propre. Cette parole de vie avance, elle se déploie, elle se répand, y compris à travers ce qui cherche à l'étouffer : la lapidation, la persécution, les épreuves.

Et la parole ne gagne pas seulement géographiquement. Elle gagne aussi en intensité, si l'on peut dire. Vous avez entendu :

*Là où ils passaient, ceux qui avaient été dispersés annonçaient la Parole comme une bonne nouvelle.*

Ils annonçaient la parole comme une bonne nouvelle, mot-à-mot : ils évangélisaient la parole. Ailleurs, sous la plume de Luc, il est question d'évangéliser, d'annoncer la bonne nouvelle « du royaume », ou « de Jésus », ou « du Christ », voire « de la paix ». Mais ici, et c'est la seule fois où l'on rencontre cette drôle d'expression, il est question d'évangéliser la parole. C'est comme un Évangile au carré, ou une parole au carré, avec une espèce de densité qui lui vient du ressuscité et qui lui donne sa dynamique propre.

D'ailleurs, qui évangélise la parole ? Qui annonce cette parole comme une bonne nouvelle ? Vous vous le rappelez, ce sont : ceux qui ont été dispersés. Or, qui a été dispersé ? Je vous relis la phrase :

*Ce jour-là, une grande persécution s'abattit sur l'Église qui était à Jérusalem. Tous, excepté les apôtres, se dispersèrent en Judée et en Samarie.*

Tous, excepté les apôtres. Tous les membres anonymes de la communauté chrétienne, sauf précisément ceux qui s'étaient réservé le service de la parole ! Ceux-là, ils restent immobiles.

Dans cet épisode, nous voyons donc la parole de l'Évangile, ou l'Évangile de la parole comme vous voudrez : déjouer les plans et les organisations ; vivre sa vie ; conformer ses témoins à Jésus-Christ ; traverser les échecs, les morts et la persécution ; et nous la voyons porter ses témoins plus loin.

Cette parole, c'est une parole-résurrection, une parole de vie, une parole vivante. C'est la parole du ressuscité, je veux dire : la parole qui vient du ressuscité et, à la fois, qui parle du ressuscité.

\*

Au fait, petite parenthèse avant de conclure, qu'est-ce que c'est, une parole ?

Ce n'est pas forcément une « parole verbale ». Une parole peut se communiquer sous forme orale bien sûr, mais aussi sous forme écrite. Ou sous forme gestuée. Ou même par un silence – il y a des silences que l'on dit très éloquents. Tout cela, ce sont des moyens de transport de la parole. Mais la parole est déjà là, avant même d'emprunter telle ou telle voie de communication.

Et puis une parole, ce n'est pas forcément une information, une expression, un contenu. Plus exactement : en amont du contenu, une parole c'est d'abord de la relation. C'est d'abord une connexion. C'est la manifestation qu'il y a quelqu'un, quelqu'un qui s'adresse à quelqu'un d'autre. Et qui lui dira peut-être quelque chose mais qui, avant même de dire un contenu, dit une présence. Je suis là, je m'adresse à toi, écoute-moi.

C'est bien de cela qu'il s'agit ici, dans notre passage des Actes des apôtres. La parole du ressuscité, poussée par l'Esprit, reprise par des témoins, elle a son mouvement, sa dynamique propre. Qui dit une présence, qui nous cherche pour nous dire cette présence, qui nous cherche pour que nous portions plus loin et que nous partagions cette présence.

Puisque nous disons que nous sommes Église de Jésus-Christ, puisque nous disons que nous voulons être Église de témoins, cela veut dire que nous voulons être porteurs de cette parole. Oui. Mais, d'abord, que nous sommes portés par cette parole.

Cette parole, je l'ai dit, elle vit sa vie, elle conforme ses témoins à Jésus-Christ, elle passe par nos capacités et par nos fragilités et par nos épreuves et par nos dispersions, pour se disperser elle-même. Alors, avant de la porter, il nous faut nous laisser porter. Comme ces personnages dont il a été question aujourd'hui.

Une Église porteuse de la parole, c'est une Église portée par la parole. Une chrétienne porteuse, un chrétien porteur de la parole, c'est une chrétienne, un chrétien porté-e par la parole. C'est le début du chemin pour devenir témoin : être porté-e, se savoir porté-e, se laisser porter, par la parole dont nous voulons être porteurs.

Seigneur vivant, donne-nous d'être des porteuses et des porteurs, portés.

Que ta parole, portée jusqu'à nous, nous porte et nous relève.

Et que nous en devenions à notre tour des porteurs.

Amen.

Samedi matin

## La foi est donnée, mais elle se travaille

Ac 8, 4-25

Nous poursuivons notre lecture, entre Jérusalem et Samarie, entre nos propres Jérusalem et nos propres Samarie – et nous poursuivrons encore demain. Étape par étape, nous suivons cet itinéraire qui nous conduit de la perte de l'idéal, au chemin de joie : c'est l'itinéraire auquel l'Église, toujours, est appelée.

Je reprends la dernière phrase de ce que nous avons lu hier, et je poursuis :

<sup>4</sup> Là où ils passaient, ceux qui avaient été dispersés annonçaient la Parole, comme une bonne nouvelle.

<sup>5</sup> Philippe, qui était descendu dans la ville de Samarie, y proclama le Christ. <sup>6</sup> Les foules, d'un commun accord, s'attachaient à ce que disait Philippe, en apprenant et en voyant les signes qu'il produisait. <sup>7</sup> Car des esprits impurs sortaient de beaucoup en poussant de grands cris, et beaucoup de paralytiques et d'infirmes furent guéris. <sup>8</sup> Il y eut une grande joie dans cette ville.

<sup>9</sup> Un nommé Simon, qui se trouvait déjà auparavant dans la ville, y exerçait la magie ; il stupéfiait le peuple de Samarie et se disait quelqu'un de grand. <sup>10</sup> Tous, depuis le plus petit jusqu'au plus grand, s'attachaient à lui et disaient : Cet homme-là est la puissance de Dieu, celle qui s'appelle la Grande. <sup>11</sup> Ils s'attachaient à lui parce qu'il les avait longtemps stupéfiés par sa magie. <sup>12</sup> Mais quand ils eurent cru Philippe, qui leur annonçait la bonne nouvelle du règne de Dieu et du nom de Jésus-Christ, ils reçurent le baptême, hommes et femmes. <sup>13</sup> Simon lui-même devint croyant et reçut le baptême ; il était assidu auprès de Philippe et voyait avec stupéfaction les signes et les grands miracles qui se produisaient.

<sup>14</sup> Quand les apôtres qui étaient à Jérusalem apprirent que la Samarie avait accueilli la parole de Dieu, ils leur envoyèrent Pierre et Jean. <sup>15</sup> Ceux-ci, une fois descendus chez eux, prièrent pour eux afin qu'ils reçoivent l'Esprit saint. <sup>16</sup> Car celui-ci n'était encore tombé sur aucun d'eux ; ils avaient seulement reçu le baptême pour le nom du Seigneur Jésus. <sup>17</sup> Alors Pierre et Jean posèrent les mains sur eux, et ils reçurent l'Esprit saint.

<sup>18</sup> Lorsque Simon vit que l'Esprit était donné par l'imposition des mains des apôtres, il leur apporta de l'argent et dit : <sup>19</sup> Donnez-moi aussi cette autorité ; que celui à qui j'imposerai les mains reçoive l'Esprit saint. <sup>20</sup> Mais Pierre lui dit : Que ton argent se perde avec toi, puisque tu as pensé acquérir le don de Dieu à prix d'argent ! <sup>21</sup> Il n'y a pour toi ni part ni lot dans cette affaire, car ton cœur n'est pas droit devant Dieu. <sup>22</sup> Reviens donc de ta pensée mauvaise, et prie le Seigneur pour que l'intention de ton cœur te soit pardonnée, si cela est possible ; <sup>23</sup> car je vois que tu es en proie à l'amertume du fiel et aux liens de l'injustice. <sup>24</sup> Simon répondit : Priez vous-mêmes le Seigneur pour moi, afin qu'il ne m'arrive rien de ce que vous avez dit.

<sup>25</sup> *Après avoir rendu témoignage et dit la parole du Seigneur, ils retournèrent à Jérusalem, en annonçant la bonne nouvelle dans de nombreux villages des Samaritains.*

Manifestement, Simon sait bien faire tourner son business. Et avec le label ou plutôt la franchise qu'il se propose d'acheter aux apôtres – une franchise de diffuseur d'Esprit saint – ça devrait vraiment être du feu de Dieu...

Cela dit, cette affaire d'argent proposé par Simon le magicien n'est pas le centre du texte. Elle est un symptôme de quelque chose de plus important et qui nous concerne également. Ce quelque chose de plus important, c'est que Simon est mal-croyant et qu'il voudrait tellement être un croyant grandiose ! Je ne crois pas qu'il soit spécialement roublard ou pervers mais – et ça le laisse insatisfait – il est mal-croyant. Comme les autres Samaritains du texte, d'ailleurs.

Or, nous allons voir qu'il n'y a pas de honte à être mal-croyant, car c'est notre lot commun ; ce sera mon premier point. Et être lucides quant au fait que nous sommes mal-croyants, c'est même une occasion. L'occasion de travailler à l'impact, dans toute notre vie, de la foi qui nous est donnée.

Voilà une manière un peu abrupte de dire d'emblée la bonne nouvelle que je retiens de cette lecture : la foi, ça se travaille. Et c'est une bonne nouvelle parce que cela signifie que si la foi nous est certes donnée par Dieu sans que nous y puissions rien, pour autant vous et moi, les uns avec les autres, nous pouvons y travailler, la cultiver, y apporter des soins. Nous verrons comment, et ce sera mon second point.

\*

D'abord, donc, il n'y a pas de honte à être mal-croyant. (Ça va sans dire ? Tss tss... ça va mieux, beaucoup mieux, en le disant.)

Il n'y a pas de honte à être mal-croyant : c'est en tous cas ce que l'on peut déduire du comportement des foules samaritaines de notre histoire, et du comportement de Simon en particulier. Le début de cette histoire, c'est l'attrait et même la fascination qu'exerce ce magicien :

*Simon (...) stupéfiait le peuple de Samarie et se disait quelqu'un de grand. Tous, depuis le plus petit jusqu'au plus grand, s'attachaient à lui et disaient : « Cet homme-là est la puissance de Dieu, celle qui s'appelle la Grande ! » Ils s'attachaient à lui parce qu'il les avait longtemps stupéfiés par sa magie.*

Mais la versatilité de l'opinion publique ne date pas d'aujourd'hui, et voilà que les foules se retournent, d'un bloc, à cause de la présence de Philippe :

*Les foules, d'un commun accord, unanimes, s'attachaient à ce que disait Philippe, en apprenant et en voyant les signes qu'il produisait.*



La foule passe de la magie au miracle, avec le même émerveillement, la même crédulité, la même unanimité. Simon lui-même bascule : il devient l'émerveilleur émerveillé. Et si un troisième émerveilleur était arrivé, la foule l'aurait peut-être aussi bien suivi après les deux autres.

Mais après tout, l'émerveillement de la foule est le même que celui que Jésus lui-même avait suscité durant son ministère. Et Luc nous dit qu'elle prête attention à ce que dit Philippe, et pas seulement aux signes qu'il produit. Et lorsque Luc écrit que la foule croit, qu'elle a foi, et que Simon lui-même devient croyant, ce sont des mots forts, qui ne contiennent pas la moindre ironie. Au fond, cette foule et Simon lui-même sont ambivalents, ils sont mal-croyants ; mais dans « mal-croyant », il y a tout de même « croyant ».

Bien sûr, les choses vont s'aggraver. Les apôtres arrivent, ils prolongent l'activité de Philippe, ils prient en imposant les mains pour que le saint Esprit survienne sur ceux qui ont reçu le baptême. Et c'est là que l'idée germe dans la tête de Simon. Peut-être se dit-il qu'il a, lui aussi, un certain savoir-faire qui pourrait être mis au service du don de l'Esprit :

*Donnez-moi aussi cette autorité, que celui à qui j'imposerai les mains reçoive l'Esprit saint.*

En disant cela, est-ce que Simon cherche à renforcer son pouvoir personnel ? À dire vrai, rien ne le suggère. Il ne se pose pas en rival des apôtres, puisque précisément il reconnaît leur autorité – et il la reconnaîtra plus encore un peu plus loin. Il n'est pas non plus animé par la jalousie, ni même probablement par l'espoir de bénéfices. Au contraire, l'auteur des Actes vient de souligner le retournement de Simon, sa foi, son baptême, son engagement.

Ce que veut Simon, c'est contribuer à répandre l'Esprit saint, contribuer à la mission d'une certaine manière. Mais il le fait selon sa logique, qui consiste à se mettre au centre ; selon son style, qui est le style moi-je. Autrement dit, Simon est sincère, effectivement croyant et c'est ce qui le pousse à faire sa proposition à Pierre et Jean ; mais il est mal-croyant, parce que le moyen qu'il veut employer est contraire à ce qu'il entend promouvoir, et c'est pourquoi sa proposition est irrecevable. La réaction de Pierre est d'ailleurs brutale :

*Que ton argent se perde avec toi, puisque tu as pensé acquérir le don de Dieu à prix d'argent !*

Bien sûr, la proposition de Simon est caricaturale et c'est pourquoi Luc la raconte. Elle est exemplaire, c'est-à-dire qu'elle vise à aider le lecteur de ce récit, moi, vous, à mieux prendre conscience de ses propres erreurs.

Car de quoi s'agit-il ? Il s'agit de l'incompatibilité fondamentale entre le don gratuit de Dieu d'une part et le fait de payer pour pouvoir le répandre d'autre part. Le don gratuit de Dieu, autrement dit la grâce de Dieu, exclut toute contrepartie.

Qu'est-ce qu'il nous arrive, à nous, d'envisager comme contrepartie à la grâce de Dieu ? Pas de l'argent bien sûr, nous ne sommes pas si lourdauds – quoique, parfois... Mais peut-être que nous offrons à Dieu notre prière, notre dévouement au service des autres, notre fierté huguenote, notre goût de la justice,

notre enthousiasme, notre consécration, notre humilité même... Ah, l'humilité ! Ça peut être la manière la plus subtile de se mettre soi-même bien au centre, tout en essayant de mettre la main sur Dieu, de l'obliger à faire attention à nous.

Quoi qu'il en soit, le problème, c'est l'esprit de transaction. Car nous le savons, depuis que Jésus a chassé les marchands du Temple, et depuis Luther et quelques autres : la transaction tue la relation.

Alors, puisque nous savons que nous sommes à la fois justes et pécheurs, que c'est même la définition de l'Église – l'Église c'est le rassemblement des mal-croyants qui se savent tels – n'en ayons pas honte ! Ne le cachons pas, ni à Dieu bien sûr (qui, figurez-vous, est un tout petit peu au courant...), ni aux autres, ni surtout à nous-mêmes.

Du reste, Pierre l'apôtre aurait bien fait d'être prudent dans sa réponse à Simon le magicien. Car vous vous rappelez que le premier nom de Pierre, c'est Simon ; et peut-être bien que Simon l'apôtre est, dans les évangiles y compris celui de Luc, le type même du mal-croyant.

Et puis, nous ne savons pas comment ça se termine pour Simon le magicien. Il prend conscience du fait qu'il fait fausse route. Il demande aux apôtres de prier pour lui. Et il ne meurt pas comme Ananias et Saphira, trois pages plus tôt ; il ne devient pas temporairement aveugle comme un autre magicien trois pages plus tard. L'avenir de Simon le magicien, avec les apôtres et devant Dieu, reste ouvert.

Simon le magicien devenu croyant, Simon le mal-croyant, Simon se rend finalement compte qu'il est mal-croyant, et son avenir reste ouvert. Il n'y a pas de honte à être mal-croyant. C'est notre lot commun. Et pour peu que nous nous en rendions compte, cela ouvre notre avenir. Ce n'est ni une condamnation, ni une fatalité ; c'est une occasion.

\*

L'occasion de quoi ? De travailler, dans toute notre vie, à l'impact de la foi qui nous est donnée. C'est le deuxième temps de notre réflexion, et il sera bref : la foi, ça se travaille.

Entendons-nous bien. Quand je dis que la foi, ça se travaille, c'est un raccourci un peu trop brutal pour être juste. La foi, c'est avant tout la juste relation avec Dieu. Et cette relation, c'est Dieu qui l'ouvre, qui l'inaugure et qui l'accomplit. La foi, c'est le don de Dieu et de Dieu seul.

Ce à quoi nous pouvons travailler, en revanche, c'est à l'impact de cette foi qui nous est donnée. Et nous pouvons travailler dans deux directions : la durée et le déconfinement.

C'est devenu une banalité de souligner combien nous sommes devenus accros à l'instantané et à l'immédiat. Attendre est insupportable. Il faut du résultat tout de suite. Il faut répondre aux questions en moins de trente secondes, il faut montrer des images plus que d'expliquer par des mots, vive l'émotion et non à la réflexion, etc.

C'est également vrai dans le domaine religieux. Les mouvements religieux qui marchent, quelle que soit la religion, sont ceux qui insistent sur l'émotion. Qui mettent en valeur les conversions brutales.

Le avant/après, off/on. L'expérience ponctuelle et bouleversante. Comme Simon le magicien, qui veut du saint Esprit, là, maintenant, tout de suite.

Mais ce qui lui est proposé par Pierre, en substance, c'est au contraire de travailler, dans la durée, à la cohérence de sa foi. Travailler, dans la durée, à l'impact de sa foi dans toute sa vie, non seulement dans l'élan d'un moment d'enthousiasme, mais aussi, en l'occurrence, de la gestion de son budget.

La foi est une relation qui nous est donnée ? Eh bien une relation, ça se cultive. Ça s'envisage dans la durée. Il y a des paliers, des croissances, des baisses de régime, des embellies. Aucune relation ne tient si nous exigeons qu'elle soit sans cesse « au top », si nous en attendons tout, tout de suite. Dans une relation, le temps est un allié, pourvu qu'on y prête attention. La foi n'est pas l'embarquée mystique d'un instant. Elle est patiente. Elle est endurente. Elle est, comme le disent tant de récits bibliques, un chemin.

La foi, ça se travaille, c'est-à-dire : nous pouvons veiller à ce qu'elle se déploie dans la durée.

Et puis, deuxième direction dans laquelle « la foi ça se travaille » : ce que j'ai appelé le déconfinement. C'est-à-dire veiller à ce que la foi ne soit pas un domaine à part, confiné, mais qu'elle se déploie dans toutes les dimensions de notre vie.

Pierre dit à Simon le magicien :

*Ton cœur n'est pas droit devant Dieu.*

Attention au mot *cœur*, qui dans les Écritures signifie bien plus que les sentiments, mais la volonté, l'intelligence, ce qui constitue la personnalité intime, le centre ou le moteur de la personne, jusque dans son inconscient.

Et attention au mot *droit*, que nous comprenons volontiers dans ce contexte sur le plan de la rectitude morale. Or, ce mot droit n'est pas un mot moral, mais géométrique. Ce qui n'est pas droit, ici, c'est ce qui est en angle mort.

Ce que Pierre dit à Simon, lorsqu'il lui dit : « Ton cœur n'est pas droit devant Dieu », c'est donc que sa vie n'est que très partiellement placée devant Dieu, qu'elle est pleine d'angles morts, que Dieu n'y a pas encore sa place dans beaucoup de domaines.

Voilà le deuxième axe de notre travail. Élargir le domaine de Dieu à toute notre vie. Non pas seulement certains de ses aspects, comme l'âme ou la morale. Non pas seulement certains de ses moments, comme le dimanche matin ou les étapes de la vie (avec baptême, confirmation, mariage et enterrement). Mais inviter Dieu dans toute notre vie. Déposer toute notre vie devant lui. Lui confier toute notre vie. Surtout ce dont nous pensons que ça ne l'intéresse pas, ou ce avec quoi nous pensons qu'il ne devrait pas interférer parce que ce n'est pas digne de lui. Partager toute notre vie avec lui.

Voilà les deux principaux axes suggérés à mon sens par la réponse de Pierre : travailler à ce que la foi qui nous est donnée se déploie, qu'elle se déploie dans la durée et qu'elle se déploie dans tous les

domaines de notre vie. C'est ainsi que nous, mal-croyants lucides, nous pouvons travailler à notre foi, ou plus exactement à son impact dans toute notre existence.

Ça n'a rien d'héroïque, d'exceptionnel ou d'inatteignable. Comme tout travail, ça demande un peu d'attention, de savoir-faire qui s'acquiert, et de persévérance – c'est à peu près tout.

\*

Le mot de la fin est apporté par Simon lui-même. Il dit aux apôtres :

*Priez vous-mêmes le Seigneur pour moi.*

Dans ce travail patient, en effet Simon le magicien n'est pas seul. Ce n'est pas un combat solitaire contre lui-même qu'il doit mener. C'est un souci essentiellement communautaire, qui se porte ensemble, jamais seul. Peut-être est-ce là une définition de l'Église : la communauté des mal-croyants qui, ensemble, travaillent à l'impact, dans toute leur vie, de la foi qu'ils ont reçue.

Alors, puisqu'il n'y a pas de honte à être mal-croyant (c'est notre lot à tous !) et puisque que la foi ça se travaille, je n'aurai qu'un mot à dire pour terminer ce culte, dans un instant. Ce sera non pas « Amen », mais « Au boulot » !

*Dimanche après-midi (culte synodal)*

**Dans nos stérilités, l'Évangile fait naître la joie ;  
dans nos impasses, il ouvre un chemin de vie.**

*Ac 8, 26-39*

Depuis vendredi soir, nous sommes entre Jérusalem et la Judée-et-Samarie. Car là se déploie un itinéraire, que l'Église doit toujours à nouveau découvrir et emprunter : l'itinéraire qui va de la perte de l'idéal, au chemin de joie.

Nous terminons la lecture de cette section du livre des Actes, avec l'épisode qui vient à la suite de celui que nous avons lu hier, et que voici.

*<sup>26</sup> L'ange du Seigneur dit à Philippe : Va vers le sud, sur le chemin qui descend de Jérusalem à Gaza, dans le désert. <sup>27</sup> Il se leva et partit.*

*Or un Ethiopien, un eunuque, haut fonctionnaire de Candace, la reine des Ethiopiens, et responsable de tous ses trésors, était venu à Jérusalem pour adorer, <sup>28</sup> et il s'en retournait, assis sur son char, en lisant à haute voix le Prophète Esaïe.*

*<sup>29</sup> L'Esprit dit à Philippe : Avance et rejoins ce char. <sup>30</sup> Philippe accourut et entendit l'Ethiopien qui lisait le Prophète Esaïe. Il lui dit : Comprends-tu ce que tu lis ? <sup>31</sup> Il répondit : Comment le pourrais-je, si personne ne me guide ? Et il invita Philippe à monter s'asseoir avec lui.*

*<sup>32</sup> Le passage de l'Écriture qu'il lisait était celui-ci : « Il a été mené comme un mouton à l'abattoir ; et, comme un agneau muet devant celui qui le tond, il n'ouvre pas la bouche. <sup>33</sup> Dans son abaissement, son droit a été enlevé ; et sa génération, qui la racontera ? Car sa vie est enlevée de la terre. »*

*<sup>34</sup> L'eunuque demanda à Philippe : Je te prie, de qui le prophète dit-il cela ? De lui-même ou de quelqu'un d'autre ? <sup>35</sup> Alors Philippe prit la parole et, commençant par cette Écriture, il lui annonça la bonne nouvelle de Jésus.*

*<sup>36</sup> Comme ils continuaient leur chemin, ils arrivèrent à un point d'eau. L'eunuque dit : Voici de l'eau ; qu'est-ce qui m'empêche de recevoir le baptême ? <sup>37</sup> <sup>38</sup> Il ordonna d'arrêter le char ; tous deux descendirent dans l'eau, Philippe ainsi que l'eunuque, et il le baptisa.*

*<sup>39</sup> Quand ils furent remontés de l'eau, l'Esprit du Seigneur enleva Philippe. L'eunuque ne le vit plus : il poursuivait son chemin, tout joyeux.*

Le problème, ce n'est pas de vouloir gagner. Que ce soit lors d'un match contre les All Blacks comme hier soir, à un concours ou un examen, lors de l'entretien annuel où on fait le point sur les objectifs atteints ou non, dans une négociation, si on se présente aux élections, ... évidemment qu'il vaut mieux gagner !

Le problème survient quand nous indexons notre légitimité à vivre sur nos réussites. Et notre illégitimité sur nos échecs. Je réussis donc ma vie vaut la peine d'être vécue ; j'échoue donc ma vie ne vaut pas la peine d'être vécue.

Bien sûr, ce n'est pas nécessairement ou tout l'un, ou tout l'autre. Il y a des échelles, et puis des critères différents dans la réussite et l'échec. Pour l'un, il paraît que c'est la Rolex qu'on peut ou non porter à 50 ans. Pour un autre le nombre de *like* ou de *followers*. Pour un autre encore le fait d'être – ou non – à la hauteur des attentes, des attentes des parents ou de la lignée, du conjoint ou des amis, de l'idéal ou de la vocation. Il y a des échelles, il y a des critères, et nous avons chacune et chacun les nôtres, que nous connaissons très bien intimement.

Mais la question est bien là, tapie dans nos profondeurs : au fond, si je gagne, est-ce que je mérite plus de vivre ? Si je perds, est-ce que je mérite encore de vivre ? Je ne dramatise pas en début de prédication, je ne fais pas de caricature ; mais je regarde quelques indicateurs : la consommation d'anxiolytiques, la prévalence des dépressions, l'évolution des suicides. Et puis je lis des témoignages. Et puis j'écoute, surtout dans cette période incertaine qui a ébranlé beaucoup de personnes et dans laquelle nous sommes toujours.

Il me semble même que la réussite et l'admiration, ou à l'inverse l'échec et l'humiliation, pèsent de plus en plus sur nous. Parce que nous sommes toujours plus sensibles à l'image que nous donnons de nous-mêmes, et que cette image rebondit partout. Parce que notre temps qui s'accélère semble exiger que nous apportions, à nous-mêmes et aux autres, des preuves toujours plus fréquentes de ce dont nous sommes capables.

Or ce que le texte que nous avons lu nous invite à entendre, à comprendre, à incorporer, c'est que c'est précisément dans nos stérilités, et non pas malgré elles ou au-delà d'elles, que l'Évangile vient faire naître la joie. Ou encore que c'est précisément dans nos impasses, non pas malgré elles ou au-delà d'elles, que l'Évangile vient ouvrir un chemin de vie.

Ma sœur, mon frère, c'est dans tes stérilités et dans tes impasses que l'Évangile te rejoint et qu'il peut reconfigurer ta vie.

\*

C'est donc l'histoire d'un homme, qui avance au pas des chevaux de son char. Il a quitté Jérusalem il y a peu et il rentre en Éthiopie. Il n'en est encore qu'au début de ce voyage de retour, puisqu'il n'a pas encore atteint Gaza. Après, ce sera Alexandrie, là où il avait acheté un livre – enfin, un rouleau, celui du prophète Esaïe – à l'aller. Puis ce sera la lente remontée du Nil. Le voyage est encore très long.

Cet homme est très cultivé : il sait lire lui-même. C'est d'ailleurs un personnage vraiment important : une sorte de fondé de pouvoir de la reine d'Éthiopie. Il fait partie de son entourage immédiat.

Cet homme puissant est croyant. Peut-être est-il un Juif de la diaspora ; peut-être est-il un récent converti au judaïsme ; peut-être est-il tout simplement attiré par la sagesse issue des Écritures d'Israël,

puisqu'elles ont depuis longtemps un retentissement dans son pays. En tous cas, s'il rentre de Jérusalem vers son lointain pays, c'est qu'il est venu dans la cité de Sion pour adorer.

Il est venu adorer le Dieu vivant. Mais, quoiqu'il en soit, il n'a pas pu participer pleinement au culte car les Écritures le disent, le livre du Deutéronome plus précisément (Dt 23,2) : un eunuque ne peut pas entrer dans l'assemblée du Seigneur. C'est impossible. Et cet homme est eunuque. On ne sait pas pourquoi : est-ce en raison d'une maladie, d'un événement, de sa proximité avec la reine ? Mais c'est la première chose que précise le texte : cet homme est un éthiopien eunuque.

Or, c'est un drame qui le concerne au plus intime, lui l'homme puissant. Sans doute ne s'est-il jamais habitué à cette stérilité qui est la sienne. Car il lit attentivement le rouleau du livre d'Ésaïe. Et dans le passage que l'on nous cite, il lit l'histoire d'un personnage énigmatique, comparé à un agneau, un mouton mené à l'abattoir, dont le prophète dit notamment :

*Sa génération, qui la racontera ? Car sa vie est enlevée de la terre.*

Sa *génération*, son engendrement, sa descendance...

Cette question résonne au plus profond de cet eunuque éthiopien. Qui fera le récit de sa vie, quand il aura disparu ? Quelle sera sa postérité, puisqu'il ne peut pas avoir d'enfant ? Quelle trace laissera-t-il ? Est-ce toute sa vie qui est marquée par une indélébile stérilité ?

Et puisqu'il lit le rouleau du prophète Ésaïe, alors il va lire dans un instant, dans le passage qui suit, peut-être l'a-t-il déjà lu (et peut-être est-ce même pour cela qu'il a acquis ce rouleau : pour lire et pour relire cette promesse), peut-être va-t-il donc lire ou relire ceci :

*Que l'eunuque ne dise pas : je suis un arbre sec ! Car voici ce que dit le Seigneur aux eunuques qui observent mes sabbats, qui choisissent ce à quoi je prends plaisir et qui demeurent fermes dans mon alliance : je leur donnerai dans ma maison et dans mes murs un monument et un nom meilleurs que des fils et des filles. Je leur donnerai un nom pour toujours, il ne sera jamais retranché. (Es 56, 4s.)*

Pour l'heure, ce n'est encore qu'une promesse ; se réalisera-t-elle et quand ? Quelle est la stérilité de ma vie ? Quelle est la fécondité de ma vie ? C'est avec ces questions-là que cet homme chemine.

Sur son chemin, son chemin géographique sur la route de Gaza, son chemin intérieur avec ses questions, cet homme est rejoint. Il est rejoint par Philippe, l'un des sept qui avaient été choisis par les apôtres pour s'occuper du service de bienfaisance, mais qui préfèrent annoncer l'Évangile comme dit Luc.

Mis en mouvement par « l'ange du Seigneur », ou par « l'Esprit du Seigneur », Philippe rejoint l'éthiopien. Il l'interroge sur ce qu'il comprend de ce qu'il lit. Il s'assied à ses côtés sur son char à l'invitation de l'éthiopien. Et il lui annonce l'Évangile de Jésus, en lien avec ce que l'éthiopien était en train de lire. Car à la question « Comprends-tu ce que tu lis ? », l'éthiopien a répondu :

*Comment le pourrais-je si personne ne me guide ?*

« Ne me guide. » Ce qui est en cours sur cette route, c'est vraiment un cheminement de lecture, un cheminement intérieur, un cheminement qui met les deux en résonance c'est-à-dire un cheminement catéchétique. L'éthiopien ne demande pas que Philippe lui explique tout et lui fasse un exposé argumenté auquel il n'aurait plus qu'à dire amen ; il demande à être guidé sur son propre chemin. Son chemin de lecture d'un texte des Écritures ; un texte des Écritures dans lequel il trouve des échos de sa propre vie ; un texte dans lequel il trouve comme une relecture de sa propre vie.

C'est toujours ainsi que circule une interprétation vivante : je lis un texte, dont je découvre qu'il me lit, en quelque sorte ; j'interprète un texte, qui lui-même m'interprète.

Il s'agit tellement d'une démarche catéchétique que cette démarche est ponctuée par le baptême de l'éthiopien. Arrivé à un point d'eau, l'eunuque demande :

*Qu'est-ce qui m'empêche d'être baptisé ?*

Il est résolu, cet homme ! Habitué qu'il est à prendre des décisions, il sait ce qu'il veut. Et Philippe le baptise, sans tambours, ni trompettes, ni liturgie – en tous cas on ne nous en dit rien et c'est donc que là n'est pas l'important.

L'important, qu'est-ce que c'est ? C'est la suite, qui est aussi la fin du récit :

*Quand ils furent remontés de l'eau, l'Esprit du Seigneur saisit Philippe. L'eunuque ne le vit plus. Et il continuait son chemin, tout joyeux.*

Voilà l'important. D'abord, l'eunuque continue son chemin. Il ne quitte pas le monde pour entrer dans les ordres, si je puis dire ; il ne renonce pas à sa vie, il ne tire pas un trait sur son passé. Il continue son chemin, dit le récit.

Ensuite, le récit précise, et c'en est le dernier mot, que l'éthiopien continue son chemin tout joyeux. Il n'est plus perplexe, il n'est plus soucieux, il n'est plus dans l'affaissement devant la question du sens de sa vie, de sa stérilité et de sa fécondité. Il est désormais dans la joie. Et la joie, sous la plume de Luc, est toujours quelque chose de profond, de puissant : elle est le signe d'une naissance, d'une résurrection, d'une libération, de la proximité du royaume de Dieu.

L'eunuque désorienté, qui s'interrogeait sur sa génération, ses engendremets, sa fécondité et sa stérilité, l'eunuque, au cœur même de ces questions-là, qui sont les siennes, a reçu l'Évangile, qui fait naître la joie. C'est précisément dans ses stérilités que l'Évangile vient faire naître la joie.

\*

Or, voyez-vous, cette histoire, Luc nous la raconte deux fois. C'est dire si elle est importante à ses yeux.



Il l'a déjà racontée une première fois, juste avant les Actes des apôtres, à la fin de son évangile. Et cette première version de l'histoire, très semblable, se passe aussi sur un chemin. Mais un autre chemin : le chemin d'Emmaüs.

Sur le chemin qui va de Jérusalem à Gaza, il y a un éthiopien ; sur le chemin qui va de Jérusalem à Emmaüs, il y a deux disciples.

Comme Philippe rejoint l'éthiopien sur le chemin de Gaza, quelqu'un qu'ils ne connaissent pas rejoint les deux disciples sur le chemin d'Emmaüs, d'une manière imprévue, et les accompagne.

Avec ce quelqu'un, ils partagent eux aussi leur perplexité, leur désorientation, leurs questions. Ce qu'ils ne comprennent pas, eux, c'est ce qui s'est passé ces derniers jours, avec la condamnation à mort et l'exécution de leur maître, et ce qu'on en raconte. En tous cas, comme pour l'eunuque à sa manière, leurs espérances sont mortes, il n'y a plus d'avenir, il est bouché, c'est une impasse.

Aux yeux de leur interlocuteur, la perplexité de ces deux hommes confine à l'infirmité : il les traite de débiles. Puis il évoque avec eux les Écritures, notamment les prophètes, qu'il interprète. Comme sur le chemin de Gaza.

Au terme d'une marche, les deux hommes demandent à faire halte, comme l'éthiopien avait décidé de faire halte. Mais ici, ce qui se passe alors n'est pas un baptême, c'est la fraction du pain – l'autre geste que les chrétiens ont gardé comme une sorte de condensé d'Évangile.

Comme Philippe avait soudain échappé au regard de l'éthiopien, Jésus disparaît de la vue des deux disciples.

Et comme l'éthiopien avait poursuivi dans la joie, voilà les deux qui se lèvent aussitôt, et qui se remettent en route, et qui retournent retrouver les leurs, et qui partagent cette nouvelle : « Le Seigneur est vraiment ressuscité ! » Ils ne sont plus sur un chemin de tristesse, ils ne sont plus face à une impasse, ils sont désormais sur un chemin de vie.

Une même histoire, racontée par deux fois, avec des nuances et dans des contextes légèrement différents, et qui sont proches y compris dans ce qu'elles ne disent pas. Car cette histoire en deux versions, ou ces deux histoires analogues, ont un même point aveugle, un même grand silence.

*Philippe prit la parole et, commençant par cette Écriture, il lui annonça la bonne nouvelle de Jésus.*

Sur le chemin de Gaza, nous ne savons pas ce que Philippe a dit à l'éthiopien pour le guider dans sa lecture. Pourtant, j'aurais bien aimé savoir ! Tendre l'oreille pour savoir comment Philippe s'y prend. Avoir comme ça un petit manuel catéchétique de référence.

Et, sur le chemin d'Emmaüs, nous n'en savons pas plus :

*Commençant par Moïse et par tous les prophètes, il leur fit l'interprétation de ce qui, dans toutes les Écritures, le concernait.*

J'aurais encore plus aimé savoir ! Un manuel de catéchèse biblique signé Jésus : le rêve...

Mais non, Luc nous frustre de cela, dans un cas comme dans l'autre. Parce que ce n'est pas pour nous : ça appartient à Philippe et à l'éthiopien, et ça appartient à Jésus et aux deux disciples.

Et, de toutes façons, ce qui se passe ne relève pas tant d'un contenu qu'il faudrait ingurgiter, que d'une rencontre, à vivre. Et d'une lecture, à mener.

Nous-mêmes, en ce moment précis, nous faisons ce même effort :

- Nous lisons une histoire, l'histoire d'un éthiopien et l'histoire de deux disciples.
- Qui eux-mêmes relisent une histoire, en lien avec les prophètes.
- Et qui par-là relisent leur propre histoire.
- Pour que nous relisions la nôtre.

Et la clef de cette histoire, pour l'éthiopien à qui Philippe annonce la bonne nouvelle de Jésus ; la clef de cette histoire, pour les deux disciples d'Emmaüs qui écoutent Jésus en chemin ; la clef de cette histoire pour nous, c'est Jésus, le Christ.

La foi ne relève pas d'un contenu à ingurgiter. Elle est une dynamique de récit et de rencontre. Elle est un chemin de rencontre et de lecture, avec Jésus, le Christ. Un chemin de vie, un chemin de joie.

Sur le chemin d'Emmaüs, l'Évangile – celui que Jésus-Christ lui-même annonce – vient lever ce qui accablait les deux hommes : leurs espérances enterrées. Et c'est un chemin de vie qui s'ouvre, là même où cela semblait impossible.

Sur le chemin de Gaza, l'Évangile – celui à propos de Jésus-Christ que Philippe annonce – vient lever ce qui empêchait l'éthiopien : le sentiment de sa stérilité. Et c'est un chemin de joie qui s'ouvre, là même où cela semblait impossible.

Je commençais tout à l'heure en évoquant le risque qu'il y a à considérer notre chemin à la mesure de nos réussites et de nos échecs. Comme si notre vie valait tout par les unes et rien par les autres.

Mais précisément, ce n'est pas malgré, ni même au-delà, mais c'est dans nos stérilités que l'Évangile vient faire naître la joie. Et précisément ce n'est pas malgré, ni même au-delà, mais c'est dans nos impasses que l'Évangile vient ouvrir un chemin de vie.

Pourquoi craindrions-nous de regarder en face nos stérilités, quelles qu'elles soient ? Nos impasses, quelles qu'elles soient ? Dans notre vie intime, notre histoire, notre couple, notre famille, notre travail, nos engagements, notre vie paroissiale, notre vie ecclésiale, notre passé lourd ou notre avenir obscur. C'est là, c'est justement là, que le Christ vient, et qu'il vient ouvrir un chemin de joie et de vie.

Il est, lui, celui qui a accepté de plonger dans l'échec le plus irréversible, la mort pour rien, stérile et désespérée. Et c'est justement là que le chemin s'est ouvert, et que la fécondité la plus grande a surgi. Pour toi comme pour moi, il est vivant.

C'est dans nos stérilités que l'Évangile de Jésus-Christ fait naître la joie. Et c'est dans nos impasses qu'il ouvre un chemin de vie.

Alors, puisqu'à la fin de ce culte tu t'en retourneras chez toi comme les disciples d'Emmaüs, puisque tu poursuivras ton chemin comme l'eunuque éthiopien, que ton chemin soit un chemin de vie. Que ton chemin soit un chemin de joie, puisque c'est celui du Christ avec toi.

Amen.

*Laurent SCHLUMBERGER*